

après, on verrait. Notre plus grande difficulté nous était venue d'Adolphe lui-même. Il avait promis à sa mère mourante de ne jamais abandonner son père. Avant de se séparer de lui, il avait voulu voir la maison qu'il allait habiter, la chambre qu'il allait occuper, tâter le lit où il allait coucher; il avait révélé aux bonnes sœurs les faiblesses et les caprices de son père, et les avaient priées de ne pas prêter attention aux mauvaises paroles qu'il leur dirait; enfin il ne fut pleinement rassuré que quand la petite sœur Angéline lui eut vingt fois répété, qu'elle ne serait pas méchante et qu'elle en prendrait bien soin. Il ne voulut pas le quitter sans avoir obtenu la permission de venir le voir tous les jours et de rester avec lui aussi longtemps qu'il voudrait. Le père, lui, maugréait volontiers de se voir au milieu des cornettes, comme il appelait les bonnes sœurs, d'être forcé de répondre poliment au curé qui venait le voir, surtout de n'avoir qu'une maigre pitance de vin à ingurgiter. Mais qu'y faire? Il ne pouvait plus se tenir sur ses pieds, il avait une jambe si malade qu'elle tombait en pourriture; comment songer à fuir dans un pareil état? Après de longs jours de préparation un médecin l'opéra et promit de le guérir. La convalescence fut très longue, son corps en gagnait lentement, mais les dispositions de son âme, elles, ne s'améliorèrent pas du tout; il restait toujours farouchement réfractaire à tout sentiment religieux. Pendant près de trois ans, il fut aux soins des pauvres bonnes sœurs dont le dévouement et la patiente charité n'arrivèrent pas à toucher le cœur de cet être abruti. Un jour il s'échappa et ne reparut plus. Malgré toutes les recherches, il fut impossible de le retrouver.

Adolphe étudiait dans une Ecole Apostolique du Jura et y faisait des progrès admirables dans la piété autant que dans la science. Le pauvre enfant fut dans